

## Les jeux du sexe et du secret d'Alan Hollinghurst

Avec « L'Affaire Sparsholt », le grand romancier anglais joue de l'ellipse pour parcourir soixante ans d'évolution de la société britannique. Epoustouflant

RAPHAËLLE LEVRIS

Un jour, Alan Hollinghurst a cessé d'être un « écrivain gay ». Il a arrêté d'être cantonné à cette caractéristique biographique, et son œuvre, d'être réduite à la sexualité de ses personnages – il faut dire qu'il a fait son entrée sur la scène littéraire, en 1988, avec le très débridé et explicite *La Piscine-bibliothèque* (Christian Bourgois, 1991; traduit en 2015 chez Albin Michel).

C'est sans doute avec *La Ligne de beauté* (Fayard, 2005), son quatrième roman, lauréat du Man Booker Prize 2004, que cet homme né en 1954 a commencé à être réellement reconnu pour ce qu'il est : l'un des plus grands auteurs anglais de notre époque, toutes catégories confondues, tant il semble incapable d'écrire une phrase qui ne soit frappante, à la fois fluide et dense dans sa beauté classique. Tant, aussi, ses romans témoignent simultanément d'un talent d'observation faisant scintiller chaque détail (qu'il soit drôle, tragique ou étonnant) et d'un sens de la composition qui lui permet de manœuvrer sans lourdeur ses grandes machines romanesques – il avoue parfois rêver de romans courts. Des machines puissantes, d'une richesse qui appelle la relecture.

En France, le grand public l'a surtout découvert avec *L'Enfant de l'étranger* (Albin Michel, 2013), qui reçut le Prix du meilleur livre étranger. Le moins que l'on puisse dire est qu'elle n'avait pas volé sa récompense, cette somptueuse fresque traversant le XX<sup>e</sup> siècle, auscultant l'évolution de la société britannique, ses rapports de classes, son attitude à l'égard de l'homosexualité et des amours non conformes.

A bien des égards, *L'Affaire Sparsholt*, son sixième roman, ressemble à *L'Enfant de l'étranger*. Comme lui, il s'étend sur des décennies et se divise en cinq parties dont chacune nous entraîne à une époque différente; comme lui, il raconte des changements politiques et sociétaux avec une intelligence narrative telle qu'il

**L'auteur semble incapable d'écrire une phrase qui ne soit frappante, à la fois fluide et dense dans sa beauté classique**

n'a pas besoin de les souligner, et se fait même un devoir de laisser les grandes dates hors champ – ainsi de la loi sur la dépénalisation de l'homosexualité, en 1967, qui n'est pas évoquée mais constitue un pivot secret du livre. Comme lui, aussi et peut-être surtout, c'est un épous-



Alan Hollinghurst. JEAN-LUC BERTINI/PASCO

oufflant roman sur le temps et ses effets. Au centre de *L'Enfant de l'étranger*, on trouvait une interrogation autour de la mémoire et de la postérité, à travers le destin fluctuant d'un poème laissé par un garçon tué pendant la première guerre mondiale. Au cœur de *L'Affaire Sparsholt*, il y a... eh bien, la fictive « affaire Sparsholt », un scandale mêlant politique et sexe, qui fit les gros titres, dont l'aura sulfureuse ne se dissipe pas malgré les années, mais dont les détails se brouillent très vite dans l'esprit du public. L'auteur prend un plaisir sadique (auquel répond celui, délicieusement masochiste, du lecteur) à ne pas les divulguer tout à fait. A en laisser une bonne partie dans l'ombre.

Les jeux avec l'ombre et la lumière font du reste la beauté de ce roman si travaillé par la peinture qu'il a quelque chose d'un tableau en cinq panneaux. Il s'ouvre à Oxford en 1940, quand un groupe d'amis

distingue, par une fenêtre en face, un magnifique jeune homme au cours de « ce bref intervalle entre le coucher du soleil et le black-out qui permettait de voir dans les logements des autres » – à la suite de cette apparition, tous, y compris l'hétérosexuel de la bande, voudront approcher ce David Sparsholt aux allures de dieu grec, le peindre, le dessiner et, bien sûr, pour certains, coucher avec ce futur membre de la Royal Air Force.

La deuxième partie, au mitan des années 1960, nous place au côté du fils adolescent de David, Johnny, qui souffre, sous le soleil de l'été, de voir son correspondant français faire comme s'ils n'avaient pas vécu des vacances torrides ensemble l'année précédente. Quand commence la troisième partie, voilà Johnny devenu jeune adulte, restaurateur de tableaux, dans le Londres des années 1970 – c'est alors qu'il rencontre une partie du groupe qui observait son père à Oxford. Plus tard, on le retrouvera,

devenu père d'une fille conçue avec un couple de femmes, dans la lumière lugubre des enterrements de ces vieux amis.

Puis, en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, sous les stroboscopes d'une boîte de nuit alors que, après la mort de son mari, il vit une seconde jeunesse à 60 ans, dans un milieu où l'homosexualité ne se cache plus, où les utilisateurs d'applications de rencontre exhibent la photo de leur sexe et où la lueur des smartphones transperce la nuit. Alan Hollinghurst travaille l'éclairage de ses scènes comme il soigne les ellipses sur lesquelles se construit ce grand roman du caché et du visible, dont la subtilité peut parfois désarçonner le lecteur, mais finit toujours par l'éblouir. ■

**L'AFFAIRE SPARSHOLT** (*The Sparsholt Affair*), d'Alan Hollinghurst, traduit de l'anglais par François Rosso, Albin Michel, 608 p., 24,90 €.

**2**  
C'EST D'ACTUALITÉ

► Les libraires, Amazon et le Renaudot

**3**

DOSSIER

► Sur le livre polémique de Jean-François Braunstein, « La Philosophie devenue folle. Le genre, l'animal, la mort »

► Entretien avec l'auteur



**4|5**

LITTÉRATURE

► Aminata Aidara, Cloé Korman, Samar Yazbek, Emma Glass

**6**

HISTOIRE D'UN LIVRE

► « Roissy », de Tiffany Tavernier



**7**

ESSAIS

► Alexis Spire livre une sociologie du contribuable

**8**

CHRONIQUES

► Claro prend l'aéroport avec Philippe Vasset



**9**

ROMAN NOIR

► Benjamin Whitmer dans le blizzard

**10**

RENCONTRE

► Mary Beard n'a pas le latin dans sa poche





# Ne pas décoller de l'aéroport

Pour « Roissy », roman sur une amnésique errant dans Paris-Charles-de-Gaulle, Tiffany Tavernier y a longuement posé son sac et rencontré tous ceux qu'il abrite

ZOÉ COURTOIS

Des points de départ, Tiffany Tavernier en a connu plusieurs – c'est le lot de tous les baroudeurs. Mais la romancière, scénariste et assistante réalisatrice, n'a pas avec tous un lien aussi intime qu'avec l'aéroport de Paris-Charles-de-Gaulle, dit aussi aéroport de Roissy, ou Roissy. C'est de là qu'elle est partie, à 18 ans, pour Calcutta. Pendant des mois, elle a partagé le quotidien d'un médecin de rue, trouvant dans la crasse des faubourgs indiens et la splendeur du Taj Mahal la matière de son premier roman, *Dans la nuit aussi le ciel* (Paroles d'aube, 1999). Après cela, retour à Roissy, mais seulement pour y reprendre la voie des airs, direction l'Arctique, où elle séjournera deux étés avec des Inuits : une expérience extraordinaire qui l'a menée à l'écriture de son deuxième roman, *L'Homme blanc* (Flammariion, 2000). Ensuite, nouveau départ de Roissy pour quatre mois au Cambodge ; et, plus tard, avant une traversée de la Colombie avec une troupe de théâtre...

Qu'à cela ne tienne, si le nouveau point de départ de Tiffany Tavernier (celui d'un roman, cette fois, son huitième) est un article de presse traitant de l'aéroport londonien d'Heathrow, l'intrigue se déroulera à Roissy. L'article, qui l'a hantée pendant près de deux ans, était accompagné d'une photographie, raconte-t-elle au « Monde des livres » : « Celle d'une jeune femme de trois quarts de profil, aux longs cheveux bruns, tirant une valise, et que l'on devinait très jolie, sans pour autant voir son



A Paris-Charles-de-Gaulle. CHRISTOPHE MORIN/IP3

Tavernier une « zone romanesque ». Alors, pendant plusieurs mois, elle arpente l'aéroport de Roissy. Elle noircit ses carnets, prend des photos, réalise des enregistrements sonores dans chaque terminal : « Je ne voulais pas entrer dans la matière du roman sans avoir pris le ton de cet énorme espace. » Elle visite la tour de contrôle, les souterrains et les combles où se nichent les résidents permanents de Roissy, et en affiche les immenses cartes dans son atelier, à l'ombre du cimetière du Père-Lachaise, à Paris. Elle s'entretient également avec le groupe hétéroclite de ceux qui le fréquentent légalement, « flics, vigiles, voyageurs, pilotes », mais aussi « effaroucheurs » – chargés d'éloigner les étourneaux des réacteurs... Un travail de documentation colossal, dont elle savoure le privilège : « C'est ce que j'aime en tant que romancière, la permission d'aller m'inscrire dans d'autres univers. »

Le décor posé, l'écrivaine interroge des SDF résidant sur place, en présence du personnel d'Emmaüs – l'aéroport accueille un de ses bureaux. Parfois, elle les écoute seulement de loin, « quand il était inutile d'aller à leur rencontre, qu'ils étaient déjà trop éloignés du monde ». C'est de ces clochards-là, dévorés par la drogue, l'alcool ou la solitude, que naît le

## EXTRAIT

« Parfois, je passe d'un terminal à l'autre, ce que les autres SDF ne font pas de jour. La plupart restent sur le T2, puis, la nuit venue, dorment au T3 d'où s'envolent les low cost. Moi, non, jamais. Soit je décide de rejoindre Vlad dans les galeries souterraines, soit je choisis une place à côté d'un voyageur bien sapé, insoupçonné, rôle d'épouse qui m'absorbe le temps d'une nuit. Ces nuits-là, d'autres nous rejoignent : des sans-abri cols blancs qui, la journée, travaillent en ville ; nuées d'ombres qui s'emparent, ici et là, d'une place sur un fauteuil, sur un banc. Certains ont des sacs, peu ont des valises. J'en compte parfois plus de quatre-vingt. La honte dans leur regard. Dès l'aube, ils filent pour se rendre à leur travail, comme si de rien n'était. »

ROISSY, PAGE 70

personnage de Liam, dont l'héroïne de *Roissy* corrige l'orthographe des carnets aux élucubrations apocalyptiques. Peu à peu, pour créer cette narratrice, une femme ayant perdu la mémoire et arpenteant l'aéroport depuis des mois, Tiffany Tavernier entre dans la peau de ceux qu'on nomme les « indécélables », qui se « déguisent comme nous pour passer inaperçus et sont les spectateurs invisibles de notre monde ». Comme eux, elle devient sensible à la « chorégraphie du monde moderne », régie par des codes particuliers. Walter Benjamin, déjà, écrivait dans *Rue à sens unique* (1928) que le monde moderne « se

signale par sa signalétique... Et Tiffany Tavernier de s'amuser du « formidable bras d'honneur » que constitue le choix du lieu de résidence de ces marginaux : « Mon héroïne choisit l'endroit le plus normé au monde pour vivre : les interpellations des haut-parleurs, les mises en garde perpétuelles... Les historiens et sociologues du futur s'intéresseront de près aux affichages des aéroports. »

Roissy, pour autant, n'est pas une enquête anthropologique écrite avec rigueur et sang-froid. Bien au contraire. C'est un journal intime enregistrant sursauts et palpitations de ses personnages. Revenant sur ces mois passés assise dans l'aéroport de Roissy, la romancière confie au « Monde des livres » avoir elle-même éprouvé ce qu'elle fait vivre à son héroïne amnésique, « qui décide de rester là pour absorber le monde et le regarder de la façon la plus nue possible ». Celle qui confesse avoir, depuis ses voyages outre-Occident, l'anti-cartésianisme chevillé au corps, explique : « Moi aussi j'écoutais, je sentais le monde en perdant la mémoire. Je n'étais plus que de la sensation. Ce que je pouvais dire de moi-même, je ne le savais qu'à l'aune des perceptions qui me traversaient. » Roissy n'a été, dans les itinéraires de Tiffany Tavernier, qu'un point de départ pour aller vivre ailleurs. Désormais, c'est un lieu d'où habiter le monde. ■

## A la fée Anne

Par moments, le récit prend son élan. A d'autres, il marque une pause sidérée. « Le chagrin m'arrête, en même temps qu'il réclame », écrit Jean-Philippe Domecq à mi-parcours de *L'Amie, la mort, le fils*, le beau récit qu'il consacre à la perte de la philosophe, psychanalyste et écrivaine Anne Dufourmantelle, morte le 21 juillet 2017 sur une plage de Pampelonne (Var), alors qu'elle voulait sauver deux enfants de la noyade. L'un d'eux était le fils de l'auteur, Guilhem, pour qui cette amie de ses parents était « La Fée », et qui l'a entendue murmurer dans l'eau : « Je suis épuisée », avant que son « souffle au cœur » n'ait raison d'elle. « On agit à tâtons après la mort », note Jean-Philippe Domecq, qui écrit à tâtons aussi, d'une plume élégiaque, ce texte relatant le premier mois de « l'Après-Anne », en même temps qu'il restitue vingt ans d'affection admi-



native. C'est autant dans les pleins d'une vie intense que dans le vide laissé par sa fin qu'il a sculpté ce tombeau. ■  
RAPHAËLLE LEYRIS  
► *L'Amie, la mort, le fils*, de Jean-Philippe Domecq, Thierry Marchaisse, 124 p., 14,50 €.

## La fille de son père

« Qui peut être assez masochiste, pervers ou désœuvré pour lire un livre consacré à la maladie d'Alzheimer ? », s'interroge, bravache, Mara Goyet, sans intention d'« insulter » le lecteur de *Ça va mieux, ton père ?* Il faut dire que ce texte n'est pas tant consacré au mal dont souffre son géniteur qu'à cet homme lui-même, infiniment aimé, et aux « certaines de liens invisibles, [que] personne ne voyait plus », et qu'Alzheimer a mis à nu. Il est construit par chapitres courts, qui évoquent autant le présent de Jean-François Goyet à l'Ehpad où sa famille a dû le placer (et la culpabilité afférente) que sa vie passée, de ses engagements en 1968 à sa carrière de scénariste, en passant par sa culture immense, son goût de l'écriture, sa fantaisie. Dans ces fragments d'un discours filial aimant mais guère pieux, il y a de la colère, de l'angoisse, de la drôlerie, de l'intelligence, et beaucoup de délicatesse jamais poseuse. Mara Goyet a trouvé la « bonne distance » que son père lui a toujours enjoint de chercher. ■ R. L.



► *Ça va mieux, ton père ?*, de Mara Goyet, Stock, 150 p., 19 €.

## Errer c'est vivre

Né en 1978 d'un père serbe et d'une mère bosniaque, Sasa Stanisic a 14 ans quand il fuit la guerre qui embrase la Yougoslavie et s'installe en Allemagne avec sa famille. Après deux romans traduits en de nombreuses langues, *Le Soldat et le gramophone* et *Avant la fête* (Stock, 2008 et 2015), voici un recueil de nouvelles brèves, sauf celle, d'une centaine de pages, qui lui donne son titre. C'est peut-être parce que l'allemand n'est pas sa langue maternelle que l'auteur peut jouer avec elle comme si les mots n'alliaient pas de soi, comme s'ils étaient davantage des leurres que des évidences. C'est ce qui fait la saveur de ses récits, très bien traduits, où l'humour est toujours présent. Il est souvent question de voyages (Brésil, Suède, France...), de passages, comme si l'errance était le « lieu » naturel de la vie et l'aventure sa destinée. ■



PIERRE DESHUSSES  
► *Pièges et embûches* (Fallensteller), de Sasa Stanisic, traduit de l'allemand par Françoise Toraille, Stock, « La cosmopolite », 354 p., 20 €.

L'auteure noircit ses carnets, prend des photos, réalise des enregistrements sonores dans chaque terminal : « Je ne voulais pas entrer dans la matière du roman sans avoir pris le ton de cet énorme espace »

visage. » Une SDF qui vit dans l'aéroport. Le journaliste lui demande combien de temps elle compte y rester. Celle-ci lui fait cette réponse « radicale et vertigineuse » : « Toute ma vie. » La romancière est subjuguée : « C'est une réponse à laquelle je ne m'attendais pas, qui m'interroge et me questionne dans mes tripes : comment une personne qui paraît aussi « intégrée » peut-elle décider de rester toute sa vie dans un aéroport ? »

Cette question, « spacieuse, spongieuse », ouvre pour Tiffany

## Sous l'œil des caméras de surveillance



TOUS LES JOURS, PAS DÉCIDÉ, valise à roulettes, chemisier en soie et tailleur à pinces, elle traverse le terminal, mais jamais ne prend l'avion. Voilà huit

mois que l'héroïne de Tiffany Tavernier a perdu la mémoire, ayant oublié jusqu'à son identité, et qu'elle arpente l'aéroport de Roissy pour cacher aux quelque 700 caméras qu'elle y vit jour et nuit, en naufragée volontaire.

Comme pour vainement tenter de résorber cet abysse trou de

mémoire, ses yeux partout se nourrissent. La robe à smocks d'une fillette, le rire d'un couple en lune de miel, des bribes hétéroclites de conversation : tout est propice au bricolage d'une nouvelle identité par défaut, d'un nouveau rôle à jouer – moins de composition que de recomposition.

C'est que tout, dans *Roissy*, a éclaté en mille morceaux. Et précisément : le tout, les morceaux, voilà qui constitue ici le cœur de la réflexion. D'abord, la romancière construit le récit à l'image de son héroïne (et de l'aéroport de Paris-Charles-de-Gaulle lui-même, joyeux chaos bigarré), c'est-à-dire de bric et de broc. Un kaléidoscope

d'anecdotes, de pages volantes du carnet d'un complotiste ou de flashes info lus sur les écrans de l'aéroport, avec, parfois, une flamboyante déflagration de poésie qui vient chahuter le récit.

Et puis, non contente d'avoir tout mis en pièces, Tiffany Tavernier engage son lecteur à y remettre un peu d'ordre, avec cette question : de l'infiniment petit du « je » ou de l'infiniment grand de « l'immensité du monde », de quoi *Roissy* est-il au juste le puzzle ? ■ Z. C.

ROISSY, de Tiffany Tavernier, Sabine Wespieser, 280 p., 21 €.